

Famille, famille quand tu nous tiens!

Isabelle L'Italien-Savard

Numéro 145, printemps 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/47326ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

L'Italien-Savard, I. (2007). Famille, famille quand tu nous tiens! *Québec français*, (145), 107–109.

Famille, famille quand tu nous tiens !

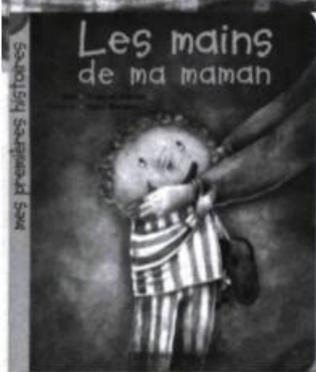
par Isabelle L'Italien-Savard



PRÉSCOLAIRE – Près de maman, loin de maman

Deux jolis albums sont parus aux éditions Imagine dernièrement, qui, bien que s'adressant à des âges un peu différents, s'inspirent du lien je dirais « élastique » qui relie l'enfant à sa mère. Pour les tout-petits, *Les bras de ma maman*, écrit par François Barcelo et illustré par Marc Mongeau, rappelle avec humour l'inquiétude, voire l'angoisse des enfants qui apprennent à vivre sans le regard de maman. À l'heure du coucher, l'enfant dans son lit attend les rituels câlins maternels en se demandant, sous forme de rimes, ce que fait sa mère loin de lui : « Fait-elle un voyage en Floride ? Suit-elle un traitement antirides ? » ou « Veut-elle escalader l'Everest ? Embrasser un extraterrestre ? » Il faut voir les illustrations ingénieuses de Mongeau rendre en images toute la drôlerie des situations... Eh oui, il y a bien une façon de rire des absences d'une maman, ce qui les rend plus supportables !

Un peu plus vieux, les enfants s'envoleront avec Fantino l'éléphanteau, au volant d'une bicyclette volante pour parcourir le ciel, y rencontrer des oiseaux, des étoiles, des astronautes, à qui on dira : « Ne dites pas à maman que je suis dans les nuages ». Le voyage de Fantino dure tout l'après-midi, loin de sa mère, qui demeure pourtant toujours présente à son esprit. Et quand il revient à la maison retrouver ses parents, l'éléphanteau sait que chacun a vaqué à ses activités pendant que lui, en secret, s'est évadé dans le ciel où il s'est fait des amis. C'est bien aussi, parfois, de s'éloigner de maman. Le texte de Carl Norac imagé et très vivant, et les images de Mireille Levert, douces et toutes en rondeurs, font de *Ne dites pas à maman que je suis dans les nuages* un petit album propice aux lectures en famille.



6-8 ANS – Familles au naturel

Quelle chance ! Danielle Simard complète sa série des jours de la semaine de son héros Julien Potvin, qui a conquis le cœur du jeune public québécois, si l'on en juge par les multiples récompenses et honneurs qui ont couronné les six titres précédents de la série depuis 1998. Avec *Pas de chance, c'est dimanche !*, l'auteure et illustratrice clôt la semaine de Julien en beauté : un dimanche qui s'annonçait une corvée ennuyante, avec sa tradition obligée d'une sortie en famille, prendra une tournure inattendue, pour se terminer par une réunion familiale inoubliable. Sans vendre la peau de l'ours... ; disons simplement que la visite au Musée des bûcherons des pays d'en haut, à laquelle la mère de Julien soumet toute la famille malgré les protestations de chacun, se transforme en aventure haletante lorsque l'auto des Potvin s'immobilise, à court d'essence, au milieu des bois. Le récit est vif et surprenant, les personnages, tous drôles et attachants. Les lecteurs savoureront avec bonheur cette « dernière » journée de leur héros favori. Dommage qu'il n'y ait que sept jours dans une semaine !

Le court roman *Mission papillon*, d'Alain M. Bergeron, permet également aux lecteurs de 7-8 ans de partager un moment avec une autre drôle de famille, celle d'Alex, pour assister au curieux sauvetage d'un papillon de nuit. Cette situation pourtant assez banale donne lieu à de cocasses échanges entre parents et enfants et à de petits rebondissements qui pimenteront une soirée d'été familiale. Alex, le narrateur, raconte avec vivacité les mésaventures de ce papillon égaré, qui parvient à mettre en émoi sa famille... et même les voisins.

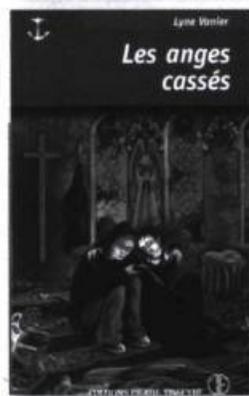
12 ANS ET PLUS – Le poids du passé

Camille Bouchard, romancier globe-trotter, aime transporter ses lecteurs dans les contrées qu'il a visitées ; sa langue riche et imagée sait admirablement transmettre les couleurs, les odeurs, les sons de ces pays lointains dans lesquels il installe des intrigues qui souvent s'inspirent de l'histoire et de la culture locales pour mettre en évidence l'injustice sociale. Dans *Le sentier des sacrifices*, son dernier roman, Bouchard nous invite au Pérou, où il s'attaque à rien de moins qu'un empire, celui du peuple inca, dévasté, il y a quelque cinq cents ans, par l'arrivée des Espagnols. Son héros, Loïc, 15 ans, fait partie d'une équipe de tournage venue de Montréal pour préparer un long métrage dans le cadre mystérieux et enchanteur du site du Machu Pichu. Il est abordé par Diego, un jeune Péruvien, soi-disant descendant de Corto Maltese et de la sorcière Bouche Dorée, qui reconnaît en lui *Intiquilla Churi*, le Fils du Soleil et de la Lune, l'élément attendu pour incliner les forces du passé qui écrivent les mondes présents. Au cours d'une cérémonie, on force Loïc à boire une potion qui le propulse cinq siècles en arrière, où il devra en quelque sorte intervenir dans l'Histoire pour que la trajectoire du temps soit changée. Le lecteur est ainsi convié à une plongée au cœur des cités incas en pleine effervescence, soumises aux nouvelles lois que leur imposent des conquérants espagnols aveuglés par les richesses du sol inca et peu soucieux de ce peuple, qu'il traite en esclave. La mission de Loïc : détourner le cours des événements pour sauver la dignité de ce peuple extraordinaire. À travers les aventures du héros, le lecteur entre donc directement en contact avec cette civilisation, ses mœurs, sa profonde sagesse, les injustices dont elle est victime. Lorsqu'il revient enfin au XXI^e siècle pour tourner les dernières images de son film, Loïc ne regarde plus, bien sûr, le mont Machu Pichu avec le même regard. Le roman de Bouchard paraîtra parfois au lecteur très dense et peut-être complexe. C'est que les noms sont souvent donnés dans la langue d'origine, ce qui peut ralentir la lecture, et que la langue de l'auteur est riche et soutenue. Mais le voyage vaut le détour puisqu'il fait bien sentir la puissance majestueuse d'un empire aujourd'hui presque oublié, ou plutôt condamné à ne revivre qu'à travers ses ruines.

C'est justement dans des ruines, celles d'une vieille église désaffectée, que se rencontrent les jeunes du roman *Les anges cassés* de Lyne Vanier, dans un milieu urbain sous les traits duquel on devine la ville de Québec (qui pourrait aussi être celle de Montréal). C'est là qu'aboutit Raphaël, un jeune de 17 ans qui fuit sa petite ville et plus encore sa famille. Sa mère, alcoolique, le rejette lorsqu'il lui apprend qu'il a alerté la

DPJ pour protéger son petit frère des griffes de son beau-père, dont il a lui-même subi les abus sexuels. À peine débarqué dans la grande ville, Raphaël, qui subsiste tant bien que mal en donnant des concerts improvisés de flûte dans les parcs, est abordé par Blue, une jeune fille aux cheveux verts, qui le prend sous son aile et l'initie à la faune des jeunes écorchés qui squattent dans la vieille église. Une belle amitié se développe entre Raphaël, surnommé l'Ange, et cette mystérieuse Blue, photographe amateur de talent, qui cache comme elle peut le mal qui la ronge. Le lecteur entre ainsi, lui aussi, dans l'univers glauque des jeunes de la rue, ballottés par la vie, et observe leurs maladroitesses tentatives pour fuir, dans la drogue, les plaisirs éphémères, un monde qui les blesse. Lyne Vanier décrit fort bien ce milieu, sans compromis, mais avec compréhension et empathie pour ces laissés-pour-compte. Au bout de son périple, Raphaël retournera chez lui, transformé à jamais par son expérience.

Enfin, mentionnons un dernier livre, qui donne la parole à un autre écorché, célèbre celui-là. Il s'agit d'Émile Nelligan, dont Daniel Mativat imagine le journal intime en puisant dans la biographie et les écrits du poète. Comme ce journal fictif, qui débute en décembre 1896, avec ses 17 ans, pour se terminer à sa mort en 1941, reste toujours très collé aux données biographiques déjà connues de l'artiste, le texte s'arrête souvent pour « expliquer » certains détails, ce qui nuit un peu à la cohérence de la narration du diariste. Les extraits de poème, les noms, les lieux paraissent par exemple suivis d'appels de note qui rappellent sans cesse au lecteur les sources réelles qui autorisent la transposition. Cette tension apparente entre réalité et fiction, que l'auteur semble avoir du mal, parfois, à apaiser, crée une impression plus ou moins présente, selon les passages, de sentir la fabrication. Pourtant, malgré ces maladresses, l'ouvrage de Mativat permet aux lecteurs d'emprunter un chemin nouveau pour aborder l'univers du poète : on y découvre par exemple un adolescent un peu plus rebelle, décrocheur et bohème que l'image éthérée qu'en proposent souvent les manuels. Les relations de Nelligan avec son père, avec sa mère, prennent une autre dimension en étant incarnées dans des scènes familiales qui les cristallisent. Ses années d'internement, généralement peu évoquées, complètent bien le tableau du poète et montrent que sa vie ne s'est pas arrêtée à 20 ans. Bref, *Émile Nelligan ou l'abîme du rêve* s'avère une avenue intéressante et très appropriée pour aborder la poésie de Nelligan avec les jeunes qui, s'ils sont souvent attirés par cet emblème d'une jeunesse blessée, méritent d'aller au-delà de l'image et d'en savoir plus sur le poète et son univers.



UN PETIT « TROUBLÉ » DANS LA FAMILLE

Les différents troubles d'ordre psychique et neurologique qui affectent bon nombre d'enfants, dont le plus connu est sans aucun doute ce fameux « déficit d'attention avec hyperactivité », qu'on diagnostique de plus en plus tôt chez les élèves turbulents en classe, sont devenus, ces dernières années, une réalité si présente qu'elle mérite sans doute d'être expliquée, désamorcée pour les jeunes par l'intermédiaire de romans qui traitent de ces sujets. Deux publications récentes s'intéressent à ce phénomène en permettant aux lecteurs de le démystifier pour mieux comprendre ses sources et ses effets. D'abord, *Edgar-la-bagarre*, roman de Roger Poupart, qui s'adresse à des lecteurs d'environ 8 ans, donne une bonne idée du genre de journée que



passé un enfant aux prises avec une énergie débordante, qui l'empêche de se concentrer : jeux trop brusques dans la cour d'école, mauvais résultats dans les travaux, et même rejet des autres élèves devant une tornade qui les intimide. Edgar a beau être averti par l'éducatrice du service de garde, par son professeur, par la directrice de l'école, rien n'y fait. C'est toujours un oubli, un accident, mais ce n'est pas de sa faute, persiste-t-il à répondre. Quand Edgar rencontre une psycho-éducatrice du CLSC, celle-ci recommande des pilules pour calmer l'agressivité du bagarreur. Mais les parents s'y opposent, et une autre solution est trouvée : la pratique de sports de combat permet petit à petit à Edgar de mieux canaliser son énergie débordante et l'aide à se concentrer. Le roman de Poupart relate bien l'enfer d'un enfant toujours puni et réprimandé parce que son surplus d'énergie l'empêche de se conformer aux exigences du milieu scolaire. Mais le récit montre bien que les problèmes d'Edgar peuvent être « soignés » et que son comportement n'est pas une fatalité.



Un trouble un peu plus complexe, plus rare aussi, affecte Zachary, dont l'histoire nous est racontée par sa jumelle, Mégane, dans *Les soucis de Zachary*. La jeune narratrice, d'une douzaine d'années, remarque en effet que son frère agit de façon bizarre, en se livrant à d'étranges manies : il vérifie et revérifie son sac d'école plusieurs fois, il s'enferme dans les toilettes chaque matin pour se laver les mains jusqu'à ce qu'elles soient toutes rouges, il ne parvient plus à répondre à temps aux questions d'examen, effaçant sans cesse ses bonnes réponses parce qu'elles lui semblent mal écrites. Ces rituels, qu'il ne peut s'empêcher d'accomplir à répétition, rendent la vie impossible à Zachary et, bientôt, à son entourage. La famille, convoquée chez la psychologue, apprend le nom de l'étrange

maladie dont souffre non seulement Zachary, mais également sa mère, qui s'est vite reconnue dans les comportements et manies de son fils. Il s'agit du TOC ou « trouble obsessionnel-compulsif », que toute la famille s'emploie à surmonter en aidant les « malades » à tranquillement se « déprogrammer ». Le récit de Sylviane Thibault montre bien qu'il faut du courage et de la volonté pour combattre ces impulsions à tout vouloir vérifier, à agir avec la plus grande perfection. C'est avec beaucoup d'humour et un bon doigté que Mégane participe activement à la « guérison » de son frère et de sa mère.

BIBLIOGRAPHIE

PRÉSCOLAIRE

Les mains de ma maman. Texte de François Barcelo, illustrations de Marc Mongeau, Montréal, Éditions Imagine, 2006, coll. « Mes premières histoires », 24 pages.

Ne dites pas à maman que je suis dans les nuages. Texte de Carl Norac, illustrations de Mireille Levert, Montréal, Éditions Imagine, 2007, 30 pages.

6-8 ANS

Pas de chance, c'est dimanche ! Texte et illustrations de Danielle Simard, Saint-Lambert, Soulières éditeur, 2007, coll. « Ma petite vache a mal aux pattes », n° 75, 79 pages.

Mission papillon. Texte d'Alain M. Bergeron, illustrations de Geneviève Couture, Montréal, La courte échelle, 2007, coll. « Mon roman », n° 32, 54 pages.

12 ANS ET PLUS

Le sentier des sacrifices. Camille Bouchard, Montréal, La courte échelle, 2006, coll. « Jeune adulte », n° 5, 271 pages.

Les anges cassés. Lyne Vanier, Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, 2007, coll. « Conquêtes », n° 115, 202 pages.

Émile Nelligan ou l'abîme du rêve. Daniel Mativat, Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, 2007, coll. « Conquêtes », n° 110, 200 pages.

UN PETIT « TROUBLÉ » DANS LA FAMILLE

Edgar-la-bagarre. Texte de Roger Poupart, illustrations de Marie Lafrance, Saint-Lambert, Soulières éditeur, 2007, coll. « Ma petite vache a mal aux pattes », n° 72, 77 pages.

Les soucis de Zachary. Texte de Sylviane Thibault, illustrations de Bruno Saint-Aubin, Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, 2007, coll. « Papillon », n° 130, 86 pages.

